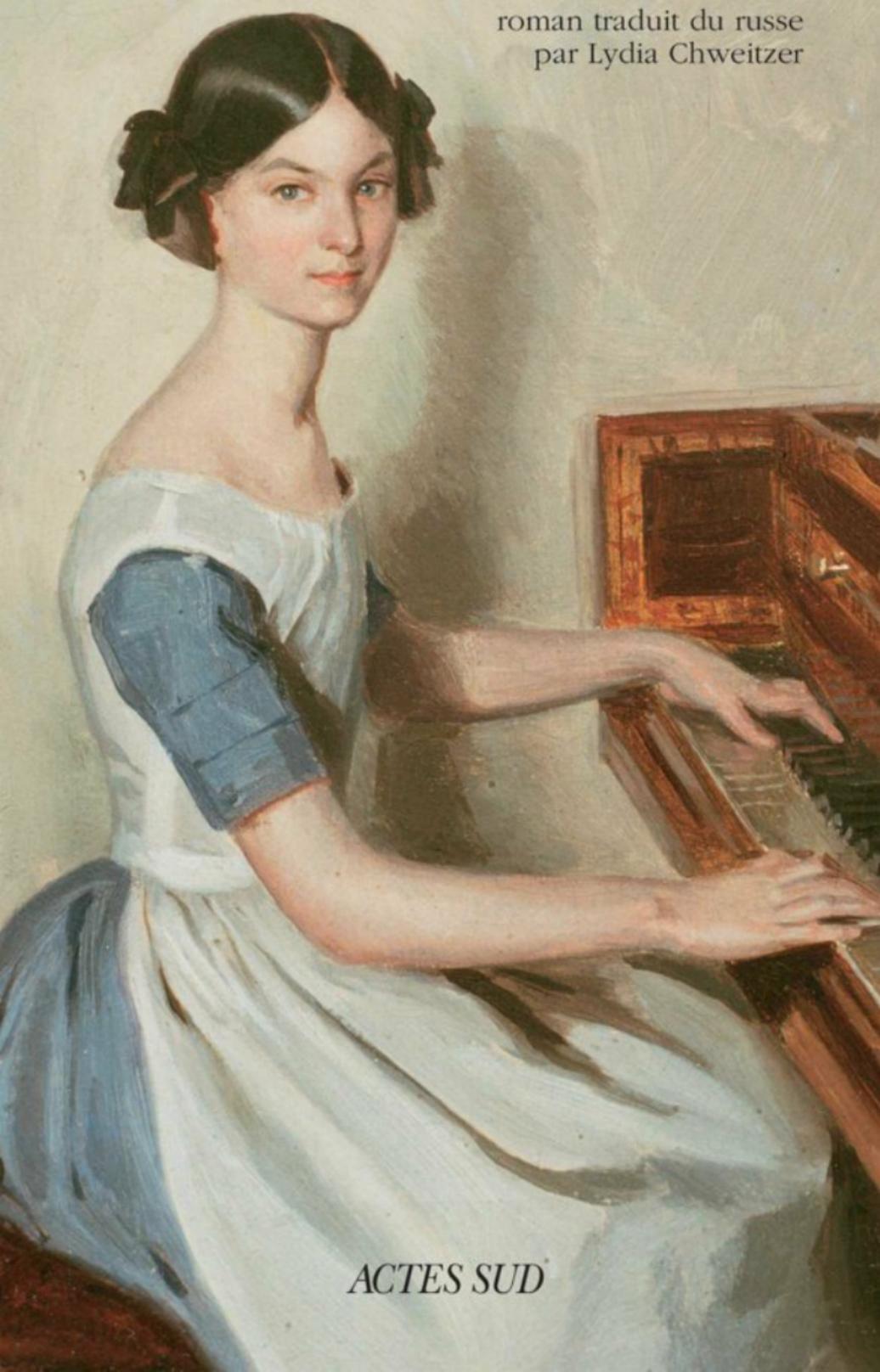


Nina Berberova

L'Accompagnatrice

roman traduit du russe
par Lydia Chweitzer



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En quelques scènes où l'économie des moyens renforce l'efficacité du trait, Nina Berberova raconte ici les relations d'une soprano issue de la haute société pétersbourgeoise, avec Sonetchka, son accompagnatrice, bâtarde et pauvre ; elle décrit leur exil dans les années qui suivent la révolution d'octobre, et leur installation à Paris où leur liaison se termine dans le silencieux paroxysme de l'amour et de la haine. Virtuose de l'implicite, Nina Berberova sait tour à tour faire peser sur les rapports de ses personnages l'antagonisme sournois des classes sociales et l'envoûtement de la musique (il y a sur la voix quelques notations inoubliables). Par ce roman serré, violent, subtil, elle fut, en 1985, reçue en France, où elle avait passé plus de vingt ans avant de s'exiler définitivement aux Etats-Unis.

Née à Saint-Pétersbourg en 1901, exilée en France en 1925, émigrée aux Etats-Unis en 1950, Nina Berberova est morte à Philadelphie en 1993. Toute son œuvre est éditée chez Actes Sud.

Pavel Fedotov, *Portrait de Nadejda Jdanovitch au piano*, 1849, Musée national russe, Saint-Pétersbourg © AKG-Images

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- LE LAQUAIS ET LA PUTAIN*, 1986.
TCHAIKOVSKI, 1987.
ASTACHEV A PARIS, 1988.
HISTOIRE DE LA BARONNE BOUDBERG, 1988.
LE ROSEAU RÉVOLTÉ, 1988.
LA RÉSURRECTION DE MOZART, 1989,
C'EST MOI QUI SOULIGNE, 1989 ; coll. "Babel" n° 22, 1990.
LE MAL NOIR, 1989.
BORODINE, 1989.
DE CAPE ET DE LARMES, 1990.
DISPARITION DE LA BIBLIOTHÈQUE TOURGUENIEV, 1990 (hors commerce).
L'AFFAIRE KRAVTCHENKO, 1990.
LES FRANCS-MAÇONS RUSSES DU XX^e SIÈCLE, 1990 (coédition Noir sur Blanc).
A LA MÉMOIRE DE SCHLIEMANN, 1991.
ALEXANDRE BLOK ET SON TEMPS, 1991.
ROQUENVAL, 1991.
LES CHRONIQUES DE BILLANCOURT, 1992.

Tous les ouvrages de Nina Berberova
sont publiés aux éditions Actes Sud.

© ACTES SUD, 1985
ISBN 978-2-330-09543-7

Illustration de couverture :
Pavel Fedotov,
Portrait de Nadejda Jdanovitch au piano

Nina Berberova

L'Accompagnatrice

roman traduit du russe
par Lydia Chweitzer



Ces mémoires m'ont été procurés par Monsieur Z.R. Il les avait achetés à un brocanteur de la rue de la Roquette en même temps qu'une vieille gravure représentant la ville de Pskov en 1775 et une lampe de bronze qui avait dû marcher au pétrole, mais était maintenant munie d'un fil électrique fort correct. En achetant la gravure, Monsieur Z.R. demanda au brocanteur s'il n'avait pas autre chose de russe. "J'en ai", dit le vendeur, et il sortit de l'armoire poussiéreuse qui se trouvait dans le coin de la vieille boutique un cahier de moleskine, de cette espèce qui, de tous temps, a servi aux personnes, jeunes de préférence, à tenir leur journal.

Le brocanteur expliqua que, cinq ans auparavant, il avait acheté ce cahier pour cinquante centimes, en même temps que des partitions et deux ou trois livres russes (que, malheureusement, il ne put retrouver), dans un hôtel de bas étage où une

Russe avait vécu et où elle est morte. Pour récupérer le prix de la chambre, la patronne de l'hôtel bazarrait ses robes, son linge, et d'autres objets – tout ce qui reste lorsque disparaît une femme.

Monsieur Z. R. écouta tout cela d'abord, il ouvrit le cahier ensuite. Les lignes qui lui tombèrent sous les yeux l'intéressèrent ; après avoir payé, il prit la lampe dans une main, la gravure dans l'autre, et il serra le cahier sous son bras. Rentré chez lui, il le lut jusqu'au bout et ne reconnut pas qui en était l'auteur.

Dans ces mémoires, j'ai modifié certaines choses, parce que tout le monde peut ne pas être aussi peu avisé. Celle qui avait écrit et n'avait pas brûlé ce cahier avait vécu parmi nous, beaucoup de gens la connaissaient, l'avaient vue et entendue. Il semble que la mort l'ait prise au dépourvu. Si c'était une maladie, c'était une maladie violente et brève, pendant laquelle il fut déjà impossible de mettre de l'ordre dans les affaires quotidiennes ; si c'était un suicide – il était tellement soudain qu'il ne laissa pas à la défunte le temps de régler quelques comptes...

Quoi qu'il en soit, elle oublia ce cahier comme le voyageur oublie un paquet en sautant du train en marche.

C'est aujourd'hui le premier anniversaire de la mort de maman. Plusieurs fois, à voix haute, j'ai prononcé ce mot : mes lèvres en avaient perdu l'habitude. C'était bizarre et agréable. C'est passé ensuite. Certaines personnes appellent "maman" leur belle-mère, d'autres désignent ainsi la mère de leur mari ; un jour, j'ai entendu un monsieur d'un certain âge appeler "petite maman" sa femme, qui était d'une dizaine d'années plus jeune que lui. Je n'ai eu qu'une seule maman et je n'en aurai jamais d'autre. Elle s'appelait Catherina Vassilievna Antonovskaya. Elle avait trente-sept ans quand je suis née, et je fus son premier et unique enfant.

Elle était professeur de piano, et aucun de ses élèves ne fut au courant de ma venue au monde – on avait su seulement qu'elle avait été gravement malade durant toute une année, qu'elle était partie quelque part. Les élèves, garçons et filles,

attendaient patiemment qu'elle fût de retour. Avant ma naissance, certains venaient à la maison. Après mon apparition, maman cessa de les recevoir chez elle. Elle était absente de la maison des journées entières. Une vieille bonne s'occupait de moi. L'appartement était petit, il n'y avait que deux pièces. La bonne couchait dans la cuisine, maman et moi dans la chambre à coucher, et l'autre pièce était occupée par le piano, nous l'appelions la salle de piano. Nous y prenions aussi nos repas. Le jour de l'an, les élèves garçons envoyaient à maman des fleurs, les jeunes filles lui faisaient cadeau de portraits de Beethoven, de masques de Liszt et de Chopin. Un dimanche, dans la rue — je devais avoir neuf ans — les deux sœurs Svetchnikov, qui terminaient leurs études au Lycée, se trouvèrent devant nous. Elles se mirent à embrasser et à serrer maman si fort que je criai de peur.

— Qui est-ce, mignonne Catiche Vassilievna ? demandèrent les demoiselles.

— C'est ma fillette, répondit maman.

Dès ce jour, tout se sut et, une semaine, maman perdit trois leçons ; un mois plus tard, il ne lui restait que Mitenka.

Il était complètement indifférent aux parents de Mitenka de savoir si maman était mariée ou non, et combien elle avait d'enfants, et de qui exactement. Mitenka était un garçon doué, on payait bien, mais

il était impossible de vivre du seul Mitenka. Nous congédiâmes la bonne, nous vendîmes le piano, et sans attendre davantage nous partîmes pour Pétersbourg. Il se trouva là quelques relations datant du Conservatoire. Là aussi on aimait maman. Lentement, avec application, elle alla vers la conquête de la vie pour elle-même et pour moi. Et dès le premier hiver elle se mit à trotter toute la journée, dans la pluie et dans le gel. Moi, elle me fit entrer au Conservatoire, en classe préparatoire. A cette époque, je jouais déjà tout à fait correctement.

Il ne me venait pas à l'esprit de réfléchir à ce que maman avait éprouvé en quittant sa ville natale où, jadis, elle avait grandi, seule avec sa mère, professeur de musique elle aussi. Son père – mon grand-père – était mort de bonne heure et elles étaient toutes deux comme nous l'étions maintenant, et tout était très ressemblant, sauf qu'il n'y avait pas de honte. Quand elle eut seize ans, grand-mère l'envoya faire ses études à Pétersbourg. Elle termina ses classes au Conservatoire, revint à N., donna un concert, joua dans les soirées de bienfaisance, et commença, petit à petit, à s'occuper des jeunes débutants.

Je ne me demandais jamais comment elle avait vécu seule, après la mort de sa mère, comment elle approcha de la trentaine, ni ce qu'il y eut après, ni qui était mon père.